

1980

La Spiritualité du Père Libermann

Joseph Lécuyer

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

Lécuyer, J. (1980). La Spiritualité du Père Libermann. *Cahiers Spiritains*, 12 (12). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol12/iss12/4>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Conférence du R.P. Joseph LECUYER, cssp.

«LA SPIRITUALITÉ DU P. LIBERMANN»

Centre d'Etudes Saint-Louis-de-France
Mardi 25 mars 1980

On a souvent dit que la doctrine de saint Paul a sa source première dans la vision qu'il eut sur le chemin de Damas, lorsque le Christ lui dit : « Saul, pourquoi me persécutes-tu ? ». Il y avait là déjà, en effet, une amorce de toute la théologie du Corps Mystique, de la grâce, de l'action de l'Esprit de Jésus dans les membres de son corps. Sans vouloir forcer le rapprochement, je dirais volontiers que toute la spiritualité du P. Libermann dépend aussi de l'instant décisif de sa conversion, conversion aussi instantanée, définitive et inattendue que celle de saint Paul. Rappelons quelques détails.

Une conversion subite

Jacob Libermann est juif, fils de rabbin, destiné par son père à lui succéder dans sa charge ; pour préparer cette succession, il a été envoyé, à l'âge de vingt ans, en 1822, à l'école talmudique supérieure de Metz, où il étudiera pendant presque quatre ans la Bible, les traditions juives et surtout le Talmud, un peu comme Paul a été formé à l'école de Gamaliel. Sous l'influence de différents facteurs, il a perdu la foi dans la Bible de ses pères et se trouve en plein désarroi, se raccrochant à un vague déisme inspiré en partie de J.-J. Rousseau. Trois de ses frères se sont déjà convertis au catholicisme, lorsque, à la fin d'octobre 1826, il fait le voyage de Paris, où il rencontre David Drach, ancien rabbin converti depuis trois ans. Quelques semaines plus tard, Jacob Libermann est conduit au Collège Stanislas qui a accepté de lui donner pension, et il est laissé seul dans une petite chambre. Écoutons-le :

«Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. La vue de cette solitude profonde, de cette chambre où une simple lucarne me donnait le jour, la pensée d'être si loin de ma famille, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea dans une tristesse-

se profonde... C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et je le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion... Tout aussitôt je fus éclairé, je vis la vérité; la foi pénétra mon esprit et mon cœur... Je croyais tout sans peine».

Expérience de son impuissance personnelle, expérience de l'efficacité de la prière, expérience aussi de la toute-puissance de la grâce; il me semble que cette expérience éclaire d'un jour singulier toute la spiritualité de Libermann. Sur son lit de mort, l'une de ses dernières paroles sera: «Dieu c'est tout; l'homme n'est rien». Ces paroles ne font que traduire l'expérience première de l'irruption de Dieu dans sa vie... Instantanément ses doutes s'évanouissent; les miracles de l'Évangile, la divinité de Jésus, le mystère même de l'Eucharistie, il croit tout. Cette emprise de Dieu sur son âme s'affirmera encore plus fortement au jour de son baptême, en la nuit de Noël 1826. Il avouera avoir ressenti physiquement la délivrance de l'esprit des Ténèbres, et ajoutera: «Quand l'eau du baptême coula sur ma tête de juif, à l'instant j'ai aimé Marie que je détestais auparavant». C'est également à ce moment qu'il se décide à se faire prêtre.

Absolu de Dieu

«Dieu c'est tout; l'homme n'est rien». Cette conviction de l'absolu de Dieu en face du néant de la créature, conviction profondément biblique, demeurera présente dans toute la vie et l'œuvre de Libermann, et est peut-être la clé de toute sa spiritualité. De celle-ci, je vais essayer de donner une brève synthèse. Le travail n'est pas facile, car la pensée de l'auteur nous est parvenue surtout sous la forme de lettres de direction; ce n'est que par occasion et surtout dans la deuxième partie de sa vie qu'il a synthétisé son enseignement dans quelques traités, dont plusieurs sont demeurés inachevés... Une synthèse remarquable de la pensée de Libermann a été faite par Pierre Blanchard dans deux volumes publiés en 1960 sous le titre: *Le Vénérable Libermann*, dans la collection des *Études Carmélitaines*. Ce que je pourrai dire devra beaucoup à cet ouvrage fondamental.

Malgré l'unité indéniable de la pensée de notre auteur, il me semble que l'on peut cependant découvrir chez lui deux périodes de sa vie qui correspondent à deux orientations majeures de sa pensée. Dans une première période, de décembre 1826 à la fin de 1839, c'est-à-dire depuis sa conversion jusqu'à la résolution de se consacrer à l'Œuvre des Noirs, nous

le voyons surtout préoccupé de ce qu'on peut appeler la dimension théocentrique ou théologale de la charité : union à Dieu, soumission totale à sa volonté et donc rejet de tout ce qui pourrait y faire obstacle. Dans la deuxième période, l'autre dimension de la charité, le zèle pour le salut du prochain, apparaît avec plus d'insistance et de force, avec un souffle apostolique et missionnaire d'une extraordinaire puissance. Distinction qui pourra paraître arbitraire, et qui pourtant, sous une forme ou sous une autre se retrouve chez beaucoup de spirituels : qu'on songe à ce que le P. Lallemand appelait la « deuxième conversion », ou encore à l'étape décisive que fut pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, selon Pierre Descouvemont, la révélation de l'amour du prochain. Nous essaierons donc de présenter la doctrine de Libermann dans ce schéma, tout en reconnaissant d'avance tout ce qu'il peut avoir d'arbitraire.

I - DIEU, C'EST TOUT, L'HOMME N'EST RIEN

Dix mois après sa conversion et son baptême, Jacob, devenu François-Marie-Paul Libermann entre au Séminaire Saint-Sulpice à Paris. Entre temps, il a suivi quelques cours de philosophie au Collège Stanislas, a amélioré sa connaissance du latin et du français, a reçu la confirmation à Notre-Dame de Paris.

Chétif, embarrassé dans un milieu qui ne parle pas sa langue maternelle, encore mal habitué au latin qui est la langue des cours, objet de la curiosité de ses confrères séminaristes, François pourtant fait très vite une impression profonde sur tout le Séminaire : « Avez-vous entendu ce petit juif parler du bon Dieu ? », se demande-t-on. Il dira plus tard de ces premiers mois de Séminaire : « Sans que j'eusse la pensée de travailler à une vertu ou à une autre, toute mon occupation était d'être avec Notre-Seigneur, et cela m'était bien facile ».

Son rayonnement est tel que bientôt il devient une sorte de directeur spirituel d'un certain nombre de séminaristes, et cela avec l'assentiment de ses supérieurs sulpiciens. Nous avons de lui des lettres de direction qui datent d'octobre 1828, moins de deux ans après sa conversion, à peine un an après son entrée au Séminaire. Et désormais ces lettres se multiplieront, à un rythme qui parfois nous déconcerte, car il s'agit souvent de très longues lettres, dont plus de 1700 sont conservées.

Il est remarquable que l'enseignement de Libermann, dès les débuts, est fixé dans les grandes lignes : un enseignement personnel, spontané, pratique, nourri de l'Écriture Sainte et éclairé par une très fine psychologie. Tâchons d'en indiquer les principaux traits.

Tout d'abord, évidemment, François affirme l'absolu de Dieu, si fortement inculqué par la Bible : « Mon Dieu seul est grand, mon Dieu seul est beau . . . et moi je suis pauvre et misérable devant lui » (I, 195). « Dieu seul, Dieu seul. toujours Dieu seul, . . . il ne faut voir que Dieu seul en toutes choses » (I, 153). Libermann s'appuie volontiers sur le texte du Deutéronome repris par Jésus lui-même : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur . . . » (Deut. 6,5); le 30 août 1835, il écrit à un séminariste : « Je vous prie d'aimer Dieu de toute votre âme, de tout votre cœur, de toutes vos forces. Hors de là il n'y a rien de bon sur la terre ni dans le ciel . . . Mais savez-vous, mon très cher, ce que c'est que d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces? . . . Il faut aimer Dieu de tout notre cœur, c'est-à-dire de tous nos désirs et de toutes nos affections. Et quand aime-t-on Dieu de la sorte? C'est lorsqu'on n'a aucune affection ni aucun désir en dehors de Dieu, mais qu'ils sont tous concentrés en lui seul. Il ne faut rien aimer sur la terre ni dans le ciel que Dieu seul, et toutes les autres choses doivent être aimées uniquement pour lui et en lui. Cela paraît un peu dur; mais, mon bien cher ami, tant que notre cœur est partagé entre Dieu et les créatures, tant qu'il cherche encore un tant soit peu les jouissances, il ne peut pas faire un véritable progrès dans le très saint amour de Dieu » (I, 107-109).

Le renoncement du cœur

Ces dernières lignes montrent bien le lien étroit et nécessaire entre l'absolu de Dieu et l'absolu du renoncement demandé à quiconque veut vraiment aimer Dieu de *tout* son cœur. Un des passages que Libermann cite le plus fréquemment est la phrase de Jésus : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mt. 16,24). Le renoncement est la conséquence logique, peut-être dirait-on mieux psychologique, de la volonté d'aimer Dieu de tout son cœur. A ceux qui lui reprocheront de trop insister sur ce point, Libermann répondra un jour : « Ce n'est pas moi qui prêche l'abnégation, c'est Jésus-Christ lui-même

qui a mis cette condition à la réception de qui que ce soit au nombre de ses disciples : Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants . . . et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple (cf. Lc. 14,26). Il n'y a pas de point de doctrine plus fortement exprimée dans le saint Evangile » (E.S., 476-477).

Dans ses lettres à ses correspondants, Libermann s'attache donc impitoyablement à tout ce qui est recherche égoïste, tout ce qui est vie « naturelle », c'est-à-dire tout ce qui n'est pas ordonné à l'amour de Dieu, ou, pour employer une autre formule, tout ce qui, en nous, empêche ou retarde le mouvement de l'Esprit de Jésus qui nous pousse constamment à répondre à l'amour infini de Dieu par le don total de notre amour.

Nous touchons dans cette dernière formule à un aspect fondamental de la pensée libermanienne : si *l'homme n'est rien*, il ne peut aimer Dieu de tout son cœur . . . que si Dieu lui-même lui en donne le pouvoir. Or Dieu le fait en nous donnant son Fils qui, précisément, ne vit que pour son Père, entièrement donné à lui de toutes ses forces, de tout son cœur, de tout son esprit. Nous devons donc non seulement contempler Jésus et l'imiter, mais le laisser vivre en nous : « Mais, faire la demande que Jésus vive en nous, c'est . . . demander que son Esprit-Saint habite en nous, pour y établir la vie de Jésus, pour nous faire vivre de la vie de Jésus ; car le Verbe de Vie ne vit en nous que par son Esprit-Saint qui habite en nous » (ND, II, 463). Or cet Esprit de Jésus est constamment à l'œuvre pour nous porter à Dieu : « il frappe à tout instant à la porte de notre cœur ; . . . mais comment peut-il entrer s'il n'y trouve pas de place, s'il trouve ce cœur qui doit tout lui appartenir rempli d'affections ennemies ? » (I, 13-14). Pour qu'il puisse entrer et prendre possession entière de notre âme, « il faut que nous soyons absolument vidés de tout ce qui n'est pas Dieu » (ibid.). Comment l'Esprit de Jésus pourrait-il devenir l'âme de notre âme, son principe de vie et d'action, si nous avons en nous une vie naturelle qui ne lui est pas entièrement soumise ? Il faut donc faire mourir cette vie naturelle :

«Soyez entre les mains de Dieu comme un homme mort et anéanti . . . Ne vivez donc et ne sentez qu'en Dieu et selon Dieu. Souvenez-vous que vous êtes rempli de l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que c'est cet Esprit-Saint qui veut être lui seul le principe et la fin de tous vos désirs, de toutes vos affections, de tous

les mouvements et tendances de votre âme. N'ayez donc plus de vie propre, mais laissez-le vivre seul en vous. Ne cherchez rien et n'ayez aucun mouvement par vous-même, mais que lui seul soit l'unique vie et l'unique mouvement de votre âme. Il faut que nous soyons morts entièrement à nous et à toutes choses; et alors notre vie sera cachée en Dieu avec Notre-Seigneur (cf. Col. 3,3), à qui nous serons intimement unis par toutes les puissances de notre âme; celle-ci étant entièrement vide des créatures et d'elle-même, l'Esprit de Notre-Seigneur sera toute vie en elle» (I, 214-215).

On aura reconnu au passage le mot de saint Paul aux Colossiens : «Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». Il faut mourir à tout ce qui n'est pas Dieu, à tout ce qui n'est pas orienté vers Dieu; c'est encore le sens de cet autre mot de saint Paul : «Si vous vivez de façon charnelle vous mourrez; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir votre comportement charnel, vous vivrez» (Rm. 8,13).

La docilité à l'Esprit

L'absolu de Dieu exige que nous mortifions toute vie qui n'est pas celle de Dieu; alors l'Esprit-Saint pourra déployer en nous la vie même de Jésus. Lui seul le peut : à lui revient l'initiative, la primauté, il faut le laisser agir librement en nous, lui être docile. La docilité au Saint-Esprit est certainement l'une des données les plus importantes de la doctrine spirituelle de Libermann. Mais ce n'est pas pour lui une doctrine théorique et abstraite; il s'agit d'une attitude concrète qu'il faut maintenir et conserver; je dois être convaincu de mon néant, de mon incapacité de rien faire par moi-même, et donc ne pas m'agiter, ne pas m'impatienter, rester dans la paix, le calme, modérer les mouvements spontanés qui surgissent en moi et qui voudraient hâter ou même précéder l'œuvre de Dieu. Si je me maintiens dans cet état de paix, dans ce silence intérieur, l'Esprit de Jésus pourra se faire entendre et me guider. Pour illustrer sa pensée Libermann se sert de comparaisons savoureuses; écoutons-le :

«Si vous êtes dans une espèce d'obscurité, il faut vous tenir tranquille dans votre aveuglement, mettant votre confiance en Notre-Seigneur, afin qu'il vous conduise selon son plaisir, comme il veut et où il veut. Vous avez la bonne volonté de le bien servir, et cela doit vous suffire. Un aveugle se confie à un petit chien; celui-ci

le conduit où il veut, et l'aveugle le suit; et vous ne voudriez pas confier votre âme aveugle entre les mains et à la conduite de Jésus, la lumière du ciel et de la terre! Evitez en cela tout effort et toute contention . . . Votre grande vertu doit être la douceur et la paix» (II, 200).

Une autre comparaison fait penser à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : *«Soyez entre ses mains comme un jouet entre les mains d'un enfant; qu'il fasse de vous et en vous selon son bon plaisir, sans chercher à savoir si c'est selon vos goûts et vos idées qu'il vous conduit» (II, 330). «Soyez entre les mains de Jésus comme une boule entre les mains d'un enfant qui en fait son joujou. Laissez-vous balloter comme le divin Maître voudra et autant qu'il le voudra» (III, 385).*

Et encore : *«Tenez-vous . . . devant le divin Maître comme une enclume se tient devant le forgeron, ou plutôt comme le fer rouge qu'il tient dans ses tenailles; il frappe dessus à coups redoublés, et le fer prend toutes les formes qu'il veut lui donner. Vous êtes encore comme un fer brut et grossier, âpre, dur et impliable; il faut que Notre-Seigneur vous brise et vous rende souple par les contradictions et les croix . . .» (III, 115-116).*

L'attitude fondamentale qu'il faut tâcher de maintenir est donc celle-là : disponibilité totale, désir de faire la volonté de Dieu et rien d'autre. Concrètement, il faut écarter de notre âme tout ce qui est dur, raide, tout empressement passionné, toute inquiétude, activité fébrile, ténacité; car tout cela manifeste la tendance à vouloir faire quelque chose par nous-mêmes, alors que tout vient de Dieu : *«Partout où il y a activité, raideur ou ténacité, il y a de l'humain, il y a du mal».*

La paix intérieure

Le signe le plus évident d'une authentique attitude de docilité à l'Esprit de Jésus est la paix intérieure. Libermann est convaincu que *«partout où est Dieu, là est aussi la paix» (I, 91)*; aussi l'on trouve constamment sous sa plume les mots : paix, douceur, suavité, calme . . . Se maintenir dans cet état, c'est *«pratiquer le silence intérieur, c'est-à-dire (le silence) de toutes nos passions et de toutes les facultés de notre âme, éviter la trop grande action intérieure, l'empressement et l'activité, modérer tous mouvements violents, . . . ne vouloir connaître d'autre sagesse et d'autre prudence que celle qui nous vient de l'Esprit-Saint; nous occuper uniquement d'écarter les obsta-*

cles qui viennent de l'empressement et de l'attache aux créatures et à nous-mêmes» (E.S. Sup. 80).

Le Cœur de Marie

Cette attitude de docilité à l'Esprit-Saint trouve son modèle le plus achevé dans la Vierge Marie : « C'est là, écrit Libermann, tout ce que vous avez à faire dans le monde : vous laisser remplir par l'Esprit de notre bon Maître de toute la douceur, la suavité et la paix dont il a rempli et dont il continue à remplir la mère et maîtresse du saint amour » (I,366). En Marie, ce que Libermann contemple avant tout, c'est la vie de Jésus en elle par son Esprit. Il écrira plus tard un commentaire de la prière « *O Jesu vivens in Maria* » attribuée au P. de Condren. Mais, dès les premières années, il revient fréquemment sur cette présence de Jésus en Marie : « Je supplie Notre-Seigneur de vivre et de régner tout seul dans votre chère âme, dans le même Esprit dans lequel et par lequel il vit dans notre . . . Mère, et qu'il établisse en vous la même charité dont il embrasa si fortement le cœur de Marie » (i, 378). « L'Esprit-Saint réside en Marie, il la remplit de tous ses dons et de toutes ses grâces ; elle participe à tous les dons et grâces qui sont en Jésus » (ES. 646-647).

C'est au Cœur de Marie que Libermann consacra la société qu'il fondera pour l'apostolat des noirs ; il s'en expliquera plus tard : « Nous avons toujours mis notre repos et notre bonheur dans le Cœur de Marie rempli de l'éminente surabondance de l'Esprit-Saint ; et si nous n'avons pas exprimé (dès les débuts) cette plénitude du Saint-Esprit dans le Cœur de Marie, elle formait cependant l'essence de notre dévotion envers le Très Saint Cœur de Marie » (ND. XII, 133). De plus en plus, cette présence de l'Esprit-Saint dans le Cœur de Marie sera considérée sous l'angle du zèle apostolique : c'est l'Esprit-Saint qui grave dans les cœurs le zèle pour le salut des âmes, et il l'a fait d'une manière toute privilégiée dans le « cœur éminentement apostolique de Marie » (ND. X, 507-508), « rempli abondamment par le divin Esprit de la plénitude de la sainteté et de l'apostolat » (ND, X, 568). C'est là que ceux qui se donnent à l'apostolat trouveront « un modèle parfait de fidélité à toutes les saintes inspirations du divin Esprit » (Ibid.).

C'est donc encore dans la ligne de la docilité au Saint-Esprit que Libermann va développer une spiritualité apostolique et missionnaire.

II - SERVITEURS SELON L'ESPRIT DE JESUS-CHRIST

A partir des derniers mois de 1839, il y a, me semble-t-il, une nouvelle époque dans la pensée de Libermann comme dans sa vie. Treize ans se sont écoulés depuis sa conversion. Pendant ces années il a vécu presque uniquement parmi des prêtres ou des futurs prêtres ; à Saint-Sulpice d'abord, où il fait ses études en vue du sacerdoce, mais où, en mars 1829, à la veille de son ordination au sous-diaconat, il est terrassé par l'épilepsie et se voit fermer la voie du sacerdoce ; à Issy-les-Moulineaux ensuite, où les Sulpiciens l'accueillent par charité, et où il se rend utile comme aide-économe et commissionnaire ; malgré sa maladie, il continue à avoir un rôle important de conseiller spirituel auprès des élèves des deux séminaires et même auprès de certains directeurs. On a une si haute idée de lui que, en 1837, on lui demande de devenir directeur spirituel du noviciat que les Eudistes, désireux de relever leur société décimée par la Révolution et ses suites, ont fondé à Rennes. En cette place, pendant deux ans, François Libermann passe par une période de purification et de souffrances difficilement supportables. En octobre 1839, un concours de circonstances et de grâces l'amènent à comprendre que l'Esprit l'appelle à consacrer sa vie à l'« Oeuvre des Noirs ». Il s'agit, au début, d'un projet relativement modeste pour le service spirituel des noirs à la Réunion et à Haïti ; mais le projet initial est destiné à prendre des proportions absolument imprévues.

Séjour à Rome

Il part pour Rome, simple cleric minoré apparemment incapable d'accéder au sacerdoce, afin d'y présenter son projet ; en attendant la réponse de la Propagande, il écrit sa première Règle et un commentaire spirituel de saint Jean. S. E. Mgr J. Martin a rappelé, il y a quelques années, dans une conférence au Centre Saint-Louis, ce que fut ce séjour de Libermann à Rome. Je ne m'y attarderai donc pas.

La nouvelle orientation de la vie de Libermann va avoir une influence certaine sur sa spiritualité. Jusqu'à ce jour, il a eu affaire surtout à des personnes déjà, non seulement converties, mais ayant une vocation au sacerdoce ou à la vie religieuse ; c'est donc à leur progrès personnel qu'il a pensé, pour les

porter à une plus grande ferveur dans le service de Dieu. Certes, puisqu'il s'agissait surtout de futurs prêtres, la dimension apostolique n'était pas absente, mais elle n'était pas au premier rang des préoccupations habituelles. Désormais, le souci de fonder une société missionnaire et de former les premiers membres de cette société va amener Libermann à développer une très riche spiritualité apostolique et missionnaire. Et puisque son intention est d'abord de former, pour l'apostolat prévu, des prêtres vivant en communauté, c'est donc dans une double ligne que se déploiera surtout sa pensée : ministère, spécialement sacerdotal, d'une part ; vie de communauté d'autre part. On trouvera les éléments de sa pensée d'abord dans les nombreuses lettres qu'il continue à écrire, mais aussi sous une forme plus élaborée et plus systématique dans d'autres écrits de cette période : la première *Règle* et le *Commentaire de l'Évangile de saint Jean* composés à Rome ; les *Règlements de la Congrégation du Saint-Esprit* rédigés après la fusion de sa société avec celle du Saint-Esprit ; les *Instructions aux Missionnaires*, écrites en 1851, auxquelles il faut joindre le très intéressant petit traité *Sur l'Épiscopat* composé à la demande de Mgr Truffet. Il faudrait y ajouter de nombreux écrits de circonstances, et surtout les conférences faites à ses novices, spécialement le commentaire de la Règle ; de ces causeries aux novices nous avons la fortune d'avoir des notes prises par quelques auditeurs et dont la fidélité est assurée.

Une spiritualité missionnaire

De tout cet ensemble quelques points majeurs émergent clairement, qui donnent les principes d'une spiritualité apostolique et missionnaire très originale. Ne pensons pas toutefois que les grandes directives que nous avons vues dans la première partie soient oubliées ou changées : l'absolu de Dieu, la docilité à l'Esprit de Jésus, la mortification de tous les obstacles de la vie naturelle, tout cela demeure fondamental. Mais il s'agit désormais de le considérer dans la perspective d'une vie entièrement donnée à l'oeuvre de la Mission.

Les prêtres, les missionnaires, sont, à la suite des apôtres, les continuateurs de la mission de Jésus lui-même. Libermann cite fréquemment les mots du Sauveur : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ». « Ils se pénétreront de la pensée que le Fils de Dieu les envoie comme son Père l'a

envoyé, pour se consacrer, se dévouer et s'immoler à sa gloire pour le salut des âmes » (Reg. 1842, II, 1, 1,4). Cette parole adressée aux Douze s'applique aussi aux évêques successeurs des apôtres et à leurs collaborateurs, les prêtres. Or ce mot exprime une exigence radicale de sainteté :

« Envoyé par son Père céleste dans l'esprit de sainteté et de miséricorde, il (Jésus) ne vit que pour lui (son Père) et en lui pour les âmes qu'il est venu sauver; et pour cela sa vie est une vie d'abnégation, de sacrifice, d'humiliation, d'obéissance et d'amour, pleine de force, de mansuétude et de miséricorde. Il nous envoie à son tour et il nous envoie avec le même esprit et dans les mêmes conditions. Il ne donne que ce qu'il a reçu de son Père : Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Nous sommes à Jésus, qui nous a envoyés, ce que Jésus était à son Père; nous ne devons vivre que pour lui, nous devons toujours chercher sa gloire et non la nôtre; nous devons avoir, en toute notre vie et en toutes nos œuvres, sa sainteté, sa miséricorde, son abnégation, son amour des souffrances, sa charité, sa force et sa mansuétude » (ES. 377-378).

C'est donc dans le même esprit qui était en Jésus que tout travail apostolique doit se faire; on peut contempler cet esprit en Jésus, mais aussi dans les Apôtres qui sont les premiers envoyés. On peut dès lors appliquer à tous les prêtres et missionnaires les directives que Jésus donne aux Apôtres et ce que ceux-ci affirment de leur propre mission; s'ils sont des pasteurs, ce ne peut être qu'à l'image de l'unique Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis: le commentaire sur le chapitre X de saint Jean développe longuement ce thème. Libermann se sert avec une particulière attention des passages où saint Paul décrit son ministère apostolique; on pourrait composer un commentaire presque complet de certaines lettres, spécialement de la 1^{ère} aux Corinthiens, à partir des citations éparses dans les écrits de notre auteur. Donnons-en quelques exemples :

« Joignons toujours l'humilité, la défiance de nous-mêmes, le recours à Notre-Seigneur et la confiance en sa libéralité. Ayons les yeux sur notre néant d'une part, et de l'autre sur la grandeur de notre vocation, ou plutôt sur Notre-Seigneur qui nous appelle et qui nous offre tous les secours dont nous avons besoin pour l'accomplir; que si la vue de notre misère nous effraie, rappelons-nous que, qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort (I Co. I, 27)... Les apôtres étaient faibles et misérables,

peut-être plus que nous. Si nous voulons devenir forts et fidèles apôtres comme ils le sont devenus, soyons humbles d'une humilité véritable; c'est-à-dire d'une humilité pleine de confiance» (Com. R. Prov. p. 8). – «Il faut, pour agir sur les âmes, parler de l'abondance de son cœur, et vous aurez cette abondance, ce fonds intérieur, si vous avez l'esprit de ferveur et d'amour de Dieu : Nous ne parlons pas, dit saint Paul, dans le langage savant qu'enseigne la science humaine, mais dans celui qu'enseigne l'Esprit» (ib. 204). – «Persuadons-nous bien que ce n'est pas nous qui pouvons sauver les âmes; il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse opérer une semblable merveille. De grandes choses ont été faites par le ministère de Paul, et cependant ce grand Apôtre s'écriait : Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné la croissance; gravons profondément dans nos âmes cette maxime importante» (ib. 9).

Une fois de plus, nous voici renvoyés à la certitude fondamentale : par nous-mêmes nous ne sommes rien ; ce n'est qu'en donnant à l'Esprit de Jésus toute la place, en mortifiant toute activité qui ne viendrait pas de lui que nous pourrons faire son œuvre :

«Jésus veut que son ouvrage reste pur et exempt des défauts de notre nature dont les forces mêmes sont de véritables faiblesses, les grandeurs des petites, et les beautés des taches, lorsqu'elles viennent à s'immiscer dans l'action si pure et si délicate de l'Esprit de Jésus. O heureuse âme sacerdotale, vous qui avez atteint les hauteurs des dons et des grâces apostoliques de Jésus . . . Jésus et son divin Esprit vous animent, vous illuminent, vous donnent vie et force» (A Mgr Truffet, ND. IX, 351).

Plusieurs de ces formules ont donné parfois l'impression d'une saveur quiétiste. En réalité, loin de condamner l'action et les initiatives, Libermann, si actif lui-même, pousse à l'action généreuse, mais a une activité guidée par l'Esprit de Dieu, inspirée par lui. Et les signes de l'action de l'Esprit sont précisément ceux que saint Paul énumère sous le terme de «fruits de l'Esprit» : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi (Gal. 5, 22-23). Agir avec force, certes, mais dans la douceur, *fortiter et suaviter*, comme agit la Sagesse même de Dieu (Sap. 8,1) ; ces mots du Livre de la Sagesse reviennent plus de douze fois sous la plume de Libermann . . .

Celui-ci nous a laissé de belles pages sur le zèle apostolique qui, lorsqu'il est pur et véritable, est «sans contredit la plus

belle des vertus» (Com. R. Prov. 143), et requiert un esprit de sacrifice total. La source de ce zèle, en nous comme dans le Christ lui-même et dans les Apôtres, est l'amour de Dieu ; il « n'est pas excité par un effort de la nature, mais il vient tout entier de la grâce du divin Esprit, et doit être puisé dans l'union intime avec Jésus qui en est la source » (ND. X, 510). Puisque le zèle ne vient pas de la nature mais de la grâce, « il ne doit point troubler la paix de notre âme. Il faut éviter avec le plus grand soin l'activité, la précipitation, l'empressement, la préoccupation et autres défauts de ce genre qui sont les marques d'un zèle rempli d'imperfections, qui vient plus de la nature et quelquefois de l'amour-propre que de celui qui seul peut le donner pur et saint . . . » (Com. R. Pr., Du zèle, 5).

L'Esprit de Jésus nous fera agir avec douceur envers les pécheurs, les faibles, les malades, et en général envers tout le monde. S'adapter à tous, se faire tout à tous, selon le mot de saint Paul, avec la plus grande patience. Libermann cite très souvent la consigne donnée par Jésus : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups » (Mt. 10, 16) ; or, commente-t-il, « un agneau n'a pas de défense, il ne mord pas » (N.D. VI, 318) ; « un agneau ne se défend pas contre le loup en l'attaquant » (ND. VI, 317). La patience est, elle aussi, un des fruits de l'Esprit ; cette vertu est nécessaire « dans la vie de communauté, pour se supporter soi-même, pour supporter les peines et les difficultés, pour supporter ses frères ; dans le saint ministère pour supporter les personnes fâcheuses et les obstacles aux bonnes œuvres. Rien n'est plus beau que la vertu de patience ; par elle on apprend à se vaincre en tout, et la véritable vertu n'est que là : *Opus perfectum habet* (Jac. 1,4) . . . On ne peut véritablement aimer Dieu sans être patient » (ES. Sup. 215).

C'est encore en vivant selon l'esprit de Jésus qu'on sera vraiment apôtre : « Envoyés par Notre-Seigneur, agissant, travaillant en son nom, nous devons entrer dans son esprit, et vivre comme il a vécu, agir comme il agirait s'il était à notre place. Or toute la vie de Notre-Seigneur a été une vie de dévouement à la gloire de Dieu et à notre salut, à celui des âmes pour le rachat desquelles il était envoyé par son Père. Telle doit être aussi notre vie . . . Nous devons nous regarder comme les serviteurs de ces pauvres âmes ; ici encore nous avons l'exemple du divin Maître : Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir. C'est là le fond de l'esprit

apostolique» (Com. R. Prov. p. 6). « Nous devons nous considérer comme les serviteurs des âmes et agir en conséquence de ce principe » (ibid. p. 224).

Or ce principe évangélique, appliqué à l'évangélisation missionnaire, a conduit Libermann à formuler des consignes d'action qui, de son temps, n'étaient pas sans hardiesse et qui gardent toute leur valeur : aux deux communautés de Dakar et du Gabon il écrit le 21 novembre 1847 :

«...Examinez les choses dans l'esprit de Jésus-Christ, avec indépendance de toute impression, de toute prévention quelconque, et remplis, animés de la charité de Dieu et du zèle pur que son Esprit vous donne. Je suis sûr que vous jugerez bien autrement de nos pauvres Noirs que tous ces hommes qui en parlent... Ne jugez pas au premier coup d'œil; ne jugez pas d'après ce que vous avez vu en Europe, d'après ce que vous avez été habitués en Europe; dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit; faites-vous nègres avec les nègres, et vous les jugerez comme ils doivent être jugés; faites-vous nègres pour les former comme ils le doivent être, non à la façon de l'Europe, mais laissez-leur ce qui leur est propre; faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres, aux usages, au genre et aux habitudes de leurs maîtres, et cela pour les perfectionner, les sanctifier, les relever de la bassesse et en faire peu à peu, à la longue, un peuple de Dieu. C'est ce que saint Paul appelle se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ» (ND. IX, p. 330-331).

La vie communautaire

Dès les débuts de sa fondation, Libermann a voulu que ses missionnaires vivent en communauté. Il donnera donc, dès sa première Règle, des instructions précises pour la vie communautaire, instructions dont l'intérêt dépasse de beaucoup les limites de sa propre congrégation. Le P. J.-M. Tillard, à différentes reprises, a souligné la richesse de cet enseignement pour toutes les formes de vie religieuse. Il faudrait rappeler, en particulier, tout ce qui concerne le rôle des Supérieurs, dans la ligne de l'enseignement de Jésus sur l'autorité qui est service : « Les supérieurs se conduiront comme des serviteurs que le divin Maître a placés auprès de leurs frères pour s'occuper d'eux sans cesse... En qualité de serviteurs, ils doivent sacrifier sans cesse pour leurs frères leur bien-être, leur satisfaction, leur santé et leur vie même, s'il en est besoin, pour leur bien

spirituel» (Règle de 1849). Comme le Christ, ils sont là pour servir et non pour être servis : « Ils se garderont bien soigneusement de se conduire dans les fonctions de leur supériorité avec un esprit de domination et d'amour-propre ; mais, à l'exemple du divin Maître, ils gouverneront leurs frères avec humilité, douceur et modestie » (R. Prov., p. 319).

Une lettre importante du 8 août 1843 à la Supérieure des Sœurs de Castres développe longuement ces principes : « Comment faire pour ne pas rendre l'autorité de Jésus méprisable en votre personne ? Ce n'est pas en vous occupant de la faire respecter, ce n'est pas en adoptant un ton de supériorité. Les rois des peuples dominant ainsi sur leurs sujets, et il faut encore que ceux-ci les traitent comme leurs bienfaiteurs ; nous ne devons pas agir ainsi (cf. Lc. 22,25). Notre-Seigneur nous a donné le modèle. Notre domination est une sainte servitude, vouée à Jésus-Christ et aux âmes qu'il nous confie. Il nous l'a ordonné : *Que celui qui est le premier devienne comme le serviteur de tous*, a-t-il dit . . . » (ND. IV, P. 294).

Nous avons aussi d'importantes pages sur la manière de vivre en communauté « comme des frères animés d'un même esprit qui est l'Esprit de Dieu, et d'un même sentiment qui est celui qui anime le . . . Cœur de Marie » (R. Pr. ; Nic. p. 82). « L'âme de toute leur conduite doit être une charité vraie et sincère ; ils doivent préférer leurs confrères à tous les autres hommes, les aimant comme d'autres eux-mêmes de cet amour véritable du saint Cœur de leur Mère, dans la surabondante plénitude de l'Esprit de Dieu qui le remplit » (Ibid. 85). Et Libermann développe les qualités de cette charité qui doit être cordiale, affective, simple, franche et droite, modeste et grave, respectueuse et sainte (ibid. 85 ss.). Bref, « on se comportera comme avec Jésus-Christ lui-même ».

CONCLUSION

Bien d'autres points de la spiritualité de Libermann seraient à considérer, en particulier son enseignement, à la fois très traditionnel et très personnel, sur la prière. Faute de pouvoir tout dire, il peut être utile, en terminant, d'essayer de le situer par rapport aux autres écoles de spiritualité. L. Cognet et P. Blanchard, ont montré les liens de Libermann avec ce qu'on nomme l'Ecole Française de spiritualité. De fait, au début, il cite beaucoup Olier, en recommande la lecture ; à Rennes, il étudie les écrits de S. Jean Eudes. Mais, dans la suite, les

allusions à ces deux auteurs disparaissent presque complètement; l'Évangile et saint Paul deviennent de plus en plus la source à laquelle il puise et qu'il cite constamment. Il manifeste même une certaine réticence lorsqu'il s'agit de conseiller ou de recommander des lectures spirituelles; il se méfie des systèmes (ND. VI, 13). En revanche il recommande constamment la lecture et la méditation de la Parole de Dieu, mais celle-ci doit être lue « dans l'esprit dans lequel elle a été donnée » (II, 347), « dans l'Esprit de Notre-Seigneur » (II, 387).

Les écrits talmudiques de sa jeunesse ont laissé de nombreuses traces dans ses écrits, spécialement dans le Commentaire de l'Évangile de saint Jean. Mais c'est peut-être dans l'intuition fondamentale du Tout de Dieu et du néant de la créature qu'apparaît plus clairement sa formation première juive. C'est aussi celle-ci qui peut, sans doute, éclairer l'exigence de liberté qu'il manifeste par rapport aux passions et aux polémiques de son temps: il refuse d'être lié par les idées gallicanes, nationalistes, colonialistes, politiques, raciales ou sociales, d'où qu'elles viennent. En cela encore, il fait penser à saint Paul revendiquant avec force la liberté foncière qui est donnée au chrétien par l'Esprit de Jésus, pour franchir les barrières et se faire tout à tous.

N.B. - Les Lettres Spirituelles sont citées d'après le volume et la page (p. ex.: II, 385). Autres abréviations: ND = *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vble F. M. P. Libermann*; E.S. = *Ecrits Spirituels*, Paris, 1891; E. S. Sup. = *Ecrits Spirituels Suppléments*, Paris, 1891.